

PRÉSENTATION

Voilà, c'est fait : après avoir attiré l'attention des chroniqueurs littéraires, les *récits de vie* sont devenus un objet d'étude pour les chercheurs et séminaires, colloques, publications universitaires (cf. **bibliographie** p. 115) se multiplient. A l'intérieur du champ des sciences humaines, les « entrées » théoriques se croisent ou s'ignorent : leur diversité est à la mesure de la multiplicité foisonnante du phénomène dans la production sociale.

Les récits de vie envahissent l'univers de la chanson et du théâtre (1) ; la photographie ressurgit comme élément essentiel de l'archive familiale ; l'évolution des médias transforme les modes de perception des individus et des événements : les récits radiophoniques installent le vécu au cœur de l'Histoire et la télévision invite les hommes politiques à parler de leur vie dans la stratégie accrue de la personnalisation et convie les artistes au « Jeu de la Vérité » ; elle parle moins des livres qu'elle ne cherche à *connaître* leurs auteurs. L'actualité libraire, bien sûr, fournit, à travers les collections spécialisées (cf. **bibliographie**) et la dispersion des titres dans de très nombreuses maisons d'édition, les documents, archives, témoignages, récits ou romans dans lesquels se manifestent toutes les manières de « penser la vie » et de « parler du monde ». Après l'époque de « la mort de l'homme », ce serait celle de la résurrection de l'humain : comment séparer l'histoire des gens de l'Histoire à majuscule, le devenir d'un individu de son enracinement familial, l'analyse d'une société des manières de vivre ? Dans le retour des supposés tenants du « Nouveau Roman » au *je*, on est tenté de voir une manifestation hautement significative de cette revendication généralisée du subjectif et de l'existential.

Du contexte et des textes, du récit de vie comme document scientifique, pratique culturelle et genre discursif, ce numéro de *Pratiques* suggère une approche délibérément plurielle : montrer le récit de vie comme une « culture vivante » (**Edmond Marc**) à travers l'approche biographique en sciences humaines et le donner à lire comme « objet sémiotique » ; décrire les procédures méthodologiques qui mènent de l'enquête au texte de l'histoire de vie (**Bernard Vuilleminot**) ; situer les rapports du théorique et du politique au vécu (**Jean-Louis Chiss**) ou raconter le monde comme il va à partir de sa propre vie. De l'image de l'intellectuel comme « témoin de l'époque » au récit de vie comme « modèle » de production de textes à l'intérieur de l'école, il y avait là aussi un trajet à accomplir que ne commandait pas seulement la destination pédagogique de la revue.

A la croisée des médias et de la scolarisation, la littérature est massivement perçue et souvent étudiée comme *prétexte* à l'examen des « grands problèmes humains ». L'image de l'écrivain (cf. *Pratiques* n° 27) se ressent de cette prévalence du témoignage sur l'écriture, phénomène qu'amplifient les émissions dites littéraires à la télévision qui fonctionnent le plus souvent comme débats sur les questions idéologiques et culturelles de l'heure. On ne

(1) Par exemple, l'expérience « Histoires de quartier, Histoires de famille » menée par le théâtre de l'Est Parisien qui s'est articulée sur la volonté d'« écouter des autres, ceux qui vont au théâtre, et, surtout, ceux qui n'y viennent jamais » et sur le projet de tisser des liens entre le quartier, le théâtre, l'école pour restituer, à travers l'histoire locale du XX^e arrondissement, toute la mémoire culturelle des gens prétendument « sans histoire » : le « théâtre à domicile » a été le lieu de cette expérience.

discutera pas ici des mérites comparés du « ghetto littéraire » et de l'insertion de la littérature dans les systèmes de communication ; on notera simplement que si l'étude en classe de récits de vie est parfois justifiée par le constat du désintérêt des élèves pour la « littérature » (la grande ? !), cette pratique, quand elle s'inscrit dans un projet pédagogique que soutient un prisme théorique (**Jean-Maurice Rosier, Didier Dupont**), est génératrice d'analyse, de structuration, de travaux de mise en texte. Elle permet, dans l'apprentissage continué du lire/écrire, de mesurer le rapport du « genre » à l'« œuvre » ou du « code » à la « créativité » : considérer le récit de vie comme une *pratique d'écriture* (**Henri Boyer**) amène à montrer l'originalité des systèmes énonciatifs mis en place par ceux qui, bien qu'ils n'écrivent guère, cherchent de toute façon à « mettre en scène » leur vécu. Dans la rédaction scolaire, lieu privilégié des interférences entre la littérature et le vécu, la question est constamment posée du comment produire du neuf à travers des structures données.

On voit ainsi le récit de vie apparaître dans la classe de français comme une piste de travail redistribuant certaines catégories (le réel et le fictionnel par exemple) et articulant analyse et production.

Plus largement, il appelle le contact entre les « disciplines » constituées (Français, Histoire, Education artistique...) et s'inscrit dans la fameuse thématique de l'« ouverture de l'école sur la vie » mais peut-être, espérons-le, dans des pratiques qui refusent le dilemme absurde entre l'école lieu de vie et l'école lieu du savoir. Qu'un projet de formation s'articule dans le vécu propre d'un groupe c'est ce qu'à sa manière dit **Hubert Lesigne** en conclusion d'un numéro qu'on a ouvert, avec **Philippe Lejeune**, sur l'évocation d'autres fragments de vie, sans doute plus lointains mais fort instructifs. Par où se rejoignent la réflexion critique, l'écriture de soi... et la démarche pédagogique du bon exemple.

Jean-Louis CHISS